

Eglises reliquaires

Eglise Notre-Dame-du-Port, Clermont-Ferrand



Enjeux monumentaux des pèlerinages

Tous les pèlerinages médiévaux, qu'ils soient prestigieux comme celui de Compostelle ou réduits à un rayonnement local, sont en général motivés par la présence d'une relique. Le phénomène d'attraction, lié à la réputation miraculeuse ou au rôle d'intercesseurs des reliques, prit aux XI^e et XII^e siècles une ampleur sans précédent. La dévotion particulière que suscitent ces dépouilles met en jeu :

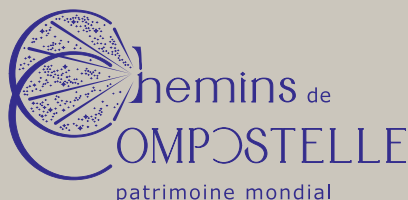
- le processus ritualisé de la célébration mémorielle au sein de la communauté religieuse (et éventuellement de la paroisse) qui en est dépositaire ;
- l'accueil d'un flux de pèlerins, parfois venus de loin, dans l'espoir d'un contact ou d'une proximité bénéfique avec ces médiums privilégiés de la grâce divine.



Organisation
des Nations Unies
pour l'éducation,
la science et la culture



Chemins de Saint-Jacques-
de-Compostelle en France
inscrits sur la Liste du
patrimoine mondial en 1998





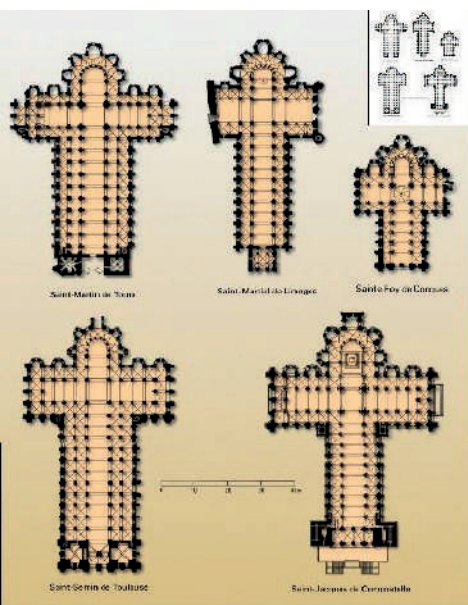
Chevet de l'Abbatiale Sainte-Foy, Conques

Le mythe historiographique des « églises de pèlerinage » : un concept dépassé

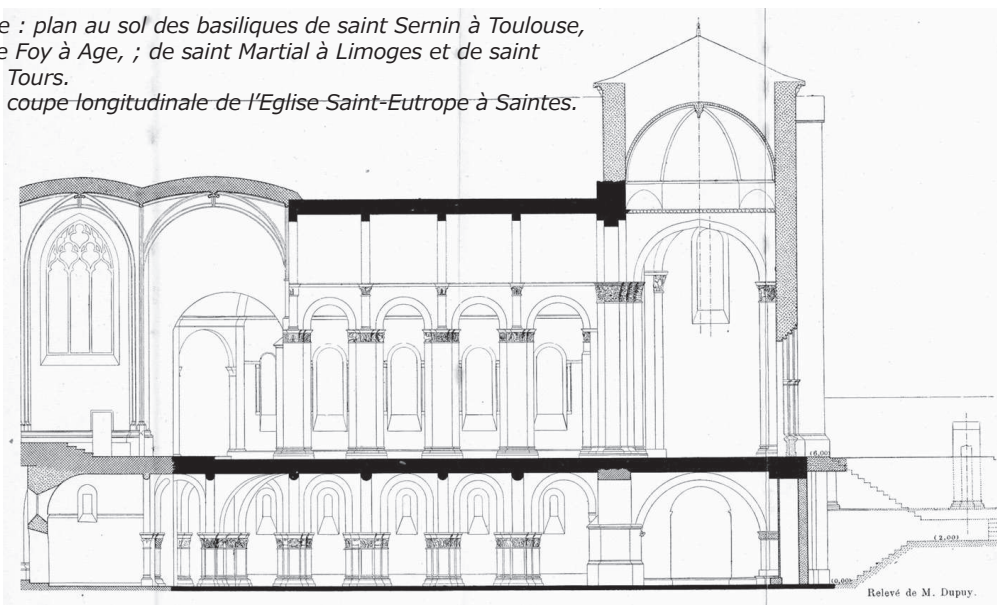
Au cours du 20^e siècle est né dans les cercles des historiens de l'art médiévistes un concept, celui des églises « de pèlerinage », représentées par cinq grands sanctuaires ponctuant les chemins de Compostelle : Saint-Martin de Tours, Saint-Martial de Limoges, Sainte-Foy de Conques, Saint-Sernin de Toulouse et la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle. Les points communs de ces monuments sont indéniables : chevet à déambulatoire et chapelles rayonnantes, tribunes sur les collatéraux et circulation au-dessus du déambulatoire, vaste transept divisé en plusieurs vaisseaux. Mais ces concordances, établies à partir d'une chronologie qui était encore mal assurée, ne suffisent pas à définir une catégorie homogène répondant à un programme spécifique. En outre, on a voulu assigner artificiellement à cette série d'édifices un rôle d'archétype propre aux chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle, ce qui reste très improbable, puisque l'abbatiale Saint-Martial de Limoges, qui semble en être la plus ancienne, n'est même pas mentionnée dans le Codex Calixtinus et que la cathédrale de Compostelle, qui aurait logiquement dû en être le modèle, est en fait le dernier chantier de la série. Enfin, plusieurs caractéristiques présentes dans ces édifices ne leur sont pas propres, loin s'en faut. Certaines formules, telles que les déambulatoires à chapelles rayonnantes ou les tribunes, sont présents dans de nombreuses églises qui ne sont pas nécessairement liées à un pèlerinage ou à une relique. Il faut donc aujourd'hui considérer que cette série de monuments a certes répondu aux exigences de l'accueil d'un public nombreux et à la gestion rationnelle des flux, mais s'il existe une architecture « de pèlerinage », elle ne se cantonne en aucun cas à ce groupe et surtout, elle n'est pas nécessairement associée aux seuls chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle. Quoi qu'il en soit, il est aujourd'hui indispensable de ne pas utiliser cette formule d'« église de pèlerinage » sans s'interroger sur sa signification.

La fréquentation peut en outre être plus ou moins importante en fonction du type d'organisation des célébrations dans le calendrier de l'année liturgique. Les jours de fêtes des saints sont ainsi des moments privilégiés, pouvant prendre une dimension festive et atteindre un haut degré de ferveur collective.

La question de la spécificité des églises abritant des reliques et faisant l'objet d'un pèlerinage se pose donc et ce bien au-delà des chemins de Compostelle. Où conserver les reliques et comment les rendre accessibles ou les exposer sans risque ? Comment permettre aux pèlerins venant pratiquer leurs dévotions de s'en approcher ? Comment gérer les flux du public lors des cérémonies importantes ? Comment optimiser l'efficacité spirituelle des reliques en les associant autant que possible à l'autel et au sanctuaire ? Comment combiner l'accueil des pèlerins et le respect des règles monastiques et les usages de la vie religieuse ordinaire ? Telles sont les questions auxquelles se sont trouvés confrontés les bâtisseurs de l'époque romane au moment de l'essor du culte des reliques et du phénomène des pèlerinages, en particulier dans le cas de reliques prestigieuses, bénéficiant d'un rayonnement important. Ce rayonnement peut d'ailleurs résulter d'une politique intentionnelle de valorisation, à la fois par la rédaction et la diffusion de vitae ou de récits de miracles et par l'ouverture de chantiers monumentaux destinés à exalter le prestige des reliques.



*A gauche : plan au sol des basiliques de saint Sernin à Toulouse, de sainte Foy à Age, ; de saint Martial à Limoges et de saint Martin à Tours.
En bas : coupe longitudinale de l'Eglise Saint-Eutrope à Saintes.*



On préférera donc parler d'« églises-reliquaires », en admettant que cela s'applique à l'ensemble des édifices accueillant des pèlerins autour d'une relique et que cela ne suppose pas un type particulier d'organisation architecturale. Il faut notamment se méfier de certaines fonctions induites par une organisation architecturale : les déambulatoires, par exemple, sont certes propices à la déambulation autour du chœur, mais ils pouvaient être fermés par des grilles et accessibles seulement au clergé.

Les églises reliquaires : des solutions multiples pour des pratiques complexes

Le mythe des « églises de pèlerinage » a longtemps occulté l'extrême diversité des solutions architecturales, plus ou moins appropriées, plus ou moins réfléchies, apportées au cours de l'époque médiévale au traitement des espaces combinant culte des reliques et liturgie quotidienne, qu'elle soit monastique, canoniale ou paroissiale. En effet, la question de la conservation et de l'exposition des reliques, par exemple, a connu de multiples réponses, parfois changeantes en un même lieu. De la crypte installée sous le sanctuaire, accessible aux fidèles (Saint-Eutrope de Saintes, Saint-Hilaire-de-Poitiers, Saint-Gilles-du-Gard) ou simplement dotée d'une *fenestella*, une ouverture permettant de voir ou de toucher un tombeau depuis un déambulatoire ou depuis l'extérieur (Sainte-Radegonde de Poitiers), en passant par la conservation dans une châsse pouvant être entreposée dans le sanctuaire ou dans une sacristie (Conques), jusqu'à l'édification de véritables monuments reliquaires dans le sanctuaire (Saint-Lazare d'Autun, Saint-Junien), dans la nef (Saint-Front de Périgueux), dans une chapelle ou dans un bâtiment annexe, toutes sortes de solutions ont été envisagées. L'église peut elle-même être conçue comme un immense reliquaire, comme ce fut le cas au XIII^e siècle avec la Sainte-Chapelle de Paris. L'abandon progressif des cryptes au bénéfice de l'implantation des reliques dans le sanctuaire est un phénomène avéré à partir du XII^e siècle. L'étude des coutumes et des pratiques est nécessaire pour comprendre la manière dont chaque église répondait, dans sa topographie, à des usages spécifiques (processions, pratiques dévotionnelles particulières, liturgies adaptées, espaces unifiés ou espaces multipolaires).

Mais on n'oubliera pas non plus que l'invention architecturale médiévale ne peut pas être réduite à une vision fonctionnaliste ou utilitariste. Certaines constructions répondaient davantage à des visées symboliques ou iconologiques. La place de la relique et l'organisation du culte durent parfois être adaptés à des formes peu propices à leur mise en œuvre, tout simplement parce que la volonté première des commanditaires était motivée par d'autres enjeux. Enfin, beaucoup d'églises-reliquaires résultent d'aménagements empiriques, réalisés parfois au gré des aléas de l'histoire ou des besoins ponctuels, sans qu'un projet global cohérent n'ait jamais été élaboré.



Crypte, église Saint-Eutrope, Saintes



Crypte, Ancienne abbatale, Saint-Gilles

Auteur : Christian Gensbeitel, maître de conférence en Histoire de l'art médiéval à l'Université Bordeaux-Montaigne et membre du Conseil scientifique du bien « Chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle en France ».

Crédits photographiques : ©ACIR-Compostelle, JJ. Gelbart.

Pour en savoir plus :
www.cheminscompostelle-patrimoine mondial.fr

 **ACIR**
Agence de Coopération
Interrégionale et Réseau
Chemins de Saint-Jacques de Compostelle

